

Entrevue avec l'abbé Lucien Godbout

Yves Beauregard

Special Issue, 1993

« Foi et culture feray valoir » : le petit séminaire de Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beauregard, Y. (1993). Entrevue avec l'abbé Lucien Godbout. *Cap-aux-Diamants*, 50–51.



«Étude de têtes». Celles-ci servaient de modèles aux étudiants qui pouvaient ainsi recréer divers types d'émotions: le calme, la tristesse, l'étonnement. (Musée du Séminaire de Québec).

aide «à affiner l'oeil, assouplir la main, éveiller la réflexion, fortifier l'observation et le jugement». Cette formation procure en outre une précision et une clarté «que le langage des mots ne peut atteindre». Enfin, la maîtrise du dessin facilite l'étude d'autres matières à caractère intuitif comme l'histoire naturelle, les sciences physiques et mathématiques ou la géographie.

L'enseignement au XIX^e siècle, au Petit Séminaire de Québec, voulait faire de l'étudiant un être global, un être conscient de ses possibilités et des nouvelles découvertes: sciences, arts, philosophie... Tout devait concourir «à la formation intégrale et harmonique de l'individu». ♦

Marie-Dominic Labelle est historienne de l'art et directrice du Centre d'interprétation de la vie urbaine de la Ville de Québec.

ENTREVUE AVEC L'ABBÉ LUCIEN GODBOUT

Cap-aux-Diamants: Vous êtes professeur d'arts plastiques au Petit Séminaire de Québec depuis 1939. Dans quelles circonstances avez-vous été nommé à ce poste?

Lucien Godbout: J'avais étudié le dessin étant à l'École des beaux-arts. Alors, j'avais la réputation d'être habile en dessin. Cela me surprenait toujours un peu. Après mon ordination, j'ai été nommé maître de salle et professeur de mathématiques. À part ces tâches, on ne pouvait pas faire grand-chose. On était accaparé du matin jusqu'au soir. Autrefois, à nos débuts, on enseignait ce que l'on appelait les petites matières, dont l'arithmétique. Un jour, je rencontre le professeur de dessin, l'abbé Émile Létourneau. Cela faisait 15 ans qu'il enseignait et il m'a dit: «La prochaine année, vous allez me remplacer». Je lui ai demandé: «Qu'est-ce qui vous fait dire cela?». Il répondit: «Moi, je m'en vais et puis c'est entendu que c'est toi». J'ai dit: «C'est correct!». J'étais nommé professeur de dessin en 1^{re} et en 2^e secondaire. Pour enseigner les arts, cela ne prenait pas une formation vraiment exceptionnelle autrefois. Je peux vous dire ceci: je crois que la formation actuelle ne vaut pas beaucoup plus que celle d'autrefois! J'ai été à l'atelier d'art pendant 52 ans et je continue encore. C'est l'abbé Caux, un prêtre du Séminaire, très habile, qui m'a remplacé. Malheu-



L'abbé Lucien Godbout a été professeur d'arts plastiques de 1939 à 1981. Après quelques années de retraite, l'abbé Godbout est retourné à ses premières amours, soit l'enseignement des arts aux jeunes. (Environnement Canada, Service des Parcs, 1986).

reusement, il est mort trois ans après, d'une crise cardiaque à 45 ans. Cet abbé Caux avait étudié à l'École des beaux-arts. Il revenait avec des masses de notes mais rien au point de vue pratique. Quand tu es en contact avec des élèves, c'est une autre affaire. Vivre avec des élèves, les

aimer et découvrir ce qu'ils sont capables de faire, c'est quelque chose. Moi, c'est ce que j'ai toujours fait dans mon enseignement.

Mon prédécesseur, l'abbé Émile Létourneau, avait monté une classe de dessin

avec des chevalets et des petits bancs pour du dessin à main levée, qui est la méthode par excellence pour le meilleur dessin. Dans un atelier de dessin ou de peinture, je commence par faire dessiner ce que les étudiants voient. Cela est merveilleux parce qu'ils peuvent facilement, s'ils ont pris l'habitude de surveiller les proportions, les lignes, les objets, les formes, se tirer d'affaire à la perfection. Mais c'est tout un travail et au début les gens n'aiment pas cela.

C.A.D.: Le Petit Séminaire de Québec était-il l'une des seules institutions qui donnaient des cours d'arts plastiques ou de dessin?

L.G.: Je crois. Parce que c'est difficile de trouver quelqu'un qui est disponible, qui est prêt. Il y a tellement peu de collègues qui enseignent que les élèves, sont surpris. Ils ne sont pas habitués à cela.



L'abbé Joseph-Émile Létourneau, professeur de dessin de 1925 à 1938. (Archives du Séminaire de Québec).

L'abbé Létourneau, avant de partir, m'a dit: «Lucien, n'utilise pas le fusain». Vous savez, 30 élèves qui essaient de dessiner, avec du bois brûlé, ça donne un plancher très sale! Il nous donnait des devoirs à faire à la maison. C'était une excellente classe et c'était la meilleure méthode.

Ne pouvant prendre le fusain, j'employais le crayon et j'ai ouvert un atelier d'art. Je me suis aperçu qu'il y avait des élèves très habiles, cela on le voit par les dessins. Ils étaient très intéressés. Alors, je me disais: ce sont des élèves qui plus tard deviendront des ingénieurs, techniciens ou peut-être peintres. D'ailleurs, j'ai des dessins d'un de mes élèves, Antoine Dumas. Il s'en rappelle car je lui en ai



Salle de cours de dessin au Petit Séminaire de Québec vers 1937. (Archives du Séminaire de Québec).

montré un récemment, il l'a signé et il était très content. Il ne m'a pas demandé de le lui donner car il sait que pour nous c'est un trésor. Nous avons un autre dessin de Dumas qu'il aime moins. C'est une nature morte. Dessin très travaillé mais ce n'est pas du Dumas. Dumas, c'est de la poésie! Un peu plus tard, il y a eu Luc Archambault.

C.A.D.: Vous êtes-vous intéressé à l'histoire de l'art?

L.G.: Oui, je donnais des cours d'histoire de l'art en 3^e et 4^e secondaire et des cours d'arts plastiques en 1^{re} et 2^e secondaire. Pour ceux qui avaient plus de talent, je donnais des cours spéciaux. J'aime enseigner le dessin et travailler avec les artistes parce qu'on vit dans un autre monde.

C.A.D.: Lorsque vous avez commencé à enseigner, où étaient vos locaux?

L.G.: C'était dans le pavillon des classes de la rue Sainte-Famille. Lorsque la Deuxième Guerre mondiale est arrivée, notre local s'est transformé en magasin de l'armée. Je me trouvais sans local, j'allais d'une classe à l'autre avec des pots et des couleurs et j'avais une armoire dans les toilettes au bout du corridor! Après la guerre, l'université a quitté le Vieux-Québec. Donc des locaux se libéraient un peu partout et je surveillais cela. Un jour, dans les années 1960, j'avais fait venir M^{re} Louis-Albert Vachon, mon confrère qui était supérieur général, et ensemble nous avons monté sur un escabeau pour que je lui montre un local qui m'intéressait dans les combles de l'aile de la procure. Puis il a fait venir celui qui dirige les travaux de restauration du Séminaire et il lui a dit: «Je vous défends de toucher à quoi que ce soit ici!»

J'ai réussi à faire transformer ce grenier en atelier d'art. Et j'y ai enseigné long-

temps. Je faisais faire du modelage dès le début. Pour faciliter la maîtrise de la perspective, j'employais la plasticine, qui ne coûtait pas cher à ce moment. J'ai aussi utilisé, ce qui était très recommandé à l'époque, du plâtre et de la poudre d'amiante, un mélange des deux produits. Puis, on apprit un jour que la poudre d'amiante était condamnée, car elle provoque le cancer. Le gouvernement en a défendu l'usage dans toutes les écoles. Par la suite, je me suis tourné vers la céramique. Donc en 1972, moi qui suis né en 1911, j'avais alors 61 ans, je me disais: si je retourne aux études, que va-t-on penser de moi? À l'atelier Julien, j'ai étudié pendant quatre ans les diverses techniques de la céramique et la composition des couleurs, afin d'aider les élèves. À moi seul, j'ai pu tourner à peu près 2 000 pièces. Plusieurs pièces par soir!

C.A.D.: Comment percevez-vous la formation en arts plastiques ou en histoire de l'art?

L.G.: Je crois qu'un jeune qui étudie peut développer tout ce qu'il a. On peut s'exprimer par les lignes, les formes. On se doit d'aider les jeunes à comprendre ce qu'est une œuvre d'art. S'ils ont envie de composer une nature morte, on leur explique ce qu'est la composition et on leur montre comment bâtir une nature morte. Et ils comprennent. Les jeunes veulent toujours aboutir à quelque chose. Le seul fait de jouer avec les couleurs permet de comprendre bien des réalités. C'est une formation comme une autre, et je crois qu'elle est aussi importante que tout le reste. ♦

Propos recueillis par Yves Beauregard dans les bureaux de *Cap-aux-Diamants* en septembre 1993.